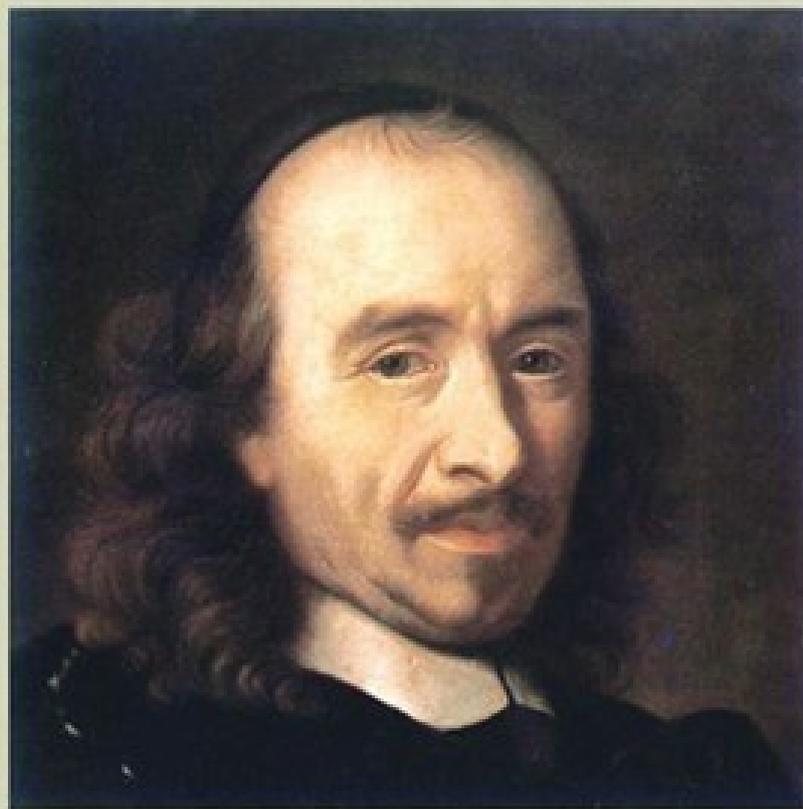


Pierre
CORNEILLE



**Œuvres
Complètes**

Arvensa Editions

ARVENSA ÉDITIONS

La référence des éditions numériques des oeuvres classiques en langue française



Bénéficiez d'offres privilégiées en vous abonnant à notre lettre d'actualité. Vous serez informé des mises à jour de cette édition et de nos nouvelles publications :

[Je m'inscris >](#)

Ou rendez-vous sur notre site internet :

www.arvensa.com

ISBN : 9791027300808

©Arvensa® Editions

NOTE DE L'ÉDITEUR

L'objectif des Éditions Arvensa est de vous faire connaître les œuvres des plus grands auteurs de la littérature classique en langue française à un prix abordable, tout en vous fournissant la meilleure expérience de lecture sur votre liseuse.

C'est donc un très grand plaisir de vous présenter cette édition numérique originale des *Oeuvres complètes de Corneille*. Car s'il manquait un auteur à notre catalogue, c'est bien Pierre Corneille.

Pour constituer cette édition, nous avons puisé nos sources dans la très riche édition de Charles Marty-Laveaux^[1]. De nombreuses notices et notes lui sont empruntées. Nous les avons quelquefois complétées par quelques autres commentaires de Voltaire sur l'œuvre de Corneille. Nous avons aussi apporté nos propres présentations, notes et références.

Si nous avons suivi pour l'essentiel le classement des œuvres adopté par Ch. Marty-Laveaux, nous nous en sommes éloignés quelquefois. Nous avons notamment placé les trois discours sur l'art dramatique dans les œuvres en prose. Ils font directement suite aux œuvres théâtrales, ce qui ne nous semble pas dénaturer l'intention originelle de Corneille qui les avait joints à ses œuvres dramatiques.

Les textes ont été traduits en français moderne. Cependant, lorsque le contexte le rendait nécessaire, nous avons gardé celui de l'époque cornélienne.

Enfin, de nombreuses illustrations, dénichées dans notre patrimoine artistique, agrémentent cette édition.

Si, malgré tout le soin que nous avons apporté à cet ouvrage, vous notiez quelques erreurs, nous vous serions très reconnaissants de nous les signaler en écrivant à notre Service Qualité :

servicequalite@arvensa.com

Pour toutes autres demandes, contactez :

editions@arvensa.com

Nos publications sont régulièrement enrichies et mises à jour. Si vous souhaitez en être informé, nous vous invitons à vous inscrire sur le site :

www.arvensa.com

Nous remercions aussi tous nos lecteurs qui manifestent leur enthousiasme en l'exprimant à travers leurs commentaires.

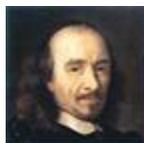
Nous vous souhaitons une bonne lecture.

ARVENSA ÉDITIONS

**ŒUVRES COMPLÈTES NUMÉRIQUES
DE
PIERRE CORNEILLE**

Arvensa Editions
www.arvensa.com

LISTE DES TITRES



AVERTISSEMENT : Vous êtes en train de parcourir un extrait de cette édition.
Seuls les premiers liens de cette liste sont donc fonctionnels.

➤ [ŒUVRES THÉÂTRALES](#)

[MÉLITE](#)

[CLITANDRE](#)

[LA VEUVE](#)

[LA GALERIE DU PALAIS](#)

[LA SUIVANTE](#)

[LA PLACE ROYALE](#)

[LA COMÉDIE DES TUILERIES](#)

[MÉDÉE](#)

[L'ILLUSION COMIQUE](#)

[LE CID](#)

[HORACE](#)

[CINNA](#)

[POLYEUCTE, MARTYR](#)

[POMPÉE](#)

[LE MENTEUR](#)

[LA SUITE DU MENTEUR](#)

[RODOGUNE](#)

[THÉODORE](#)

[HÉRACLIUS](#)

[ANDROMÈDE](#)

[DON SANCHE D'ARAGON](#)

[NICOMÈDE](#)

[PERTHARITE](#)

[ŒDIPE](#)

LA TOISON D'OR

SERTORIUS

SOPHONISBE

OTHON

AGÉSILAS

ATILA

TITE ET BÉRÉNICE

PSYCHÉ

PULCHÉRIE

SURÉNA

➔ ŒUVRES DIVERSES EN PROSE

DISCOURS SUR L'ART DRAMATIQUE

DE L'UTILITÉ ET DES PARTIES DU POÈME DRAMATIQUE

DISCOURS DE LA TRAGÉDIE

DISCOURS DES TROIS UNITÉS

AVERTISSEMENTS AU LECTEUR

ÉPITAPHE DE DOM JEAN GOULU

LETTRE APOLOGÉTIQUE

DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

➔ ŒUVRES POÉTIQUES

POÉSIES DIVERSES

➔ CORRESPONDANCE

LETTRES

➔ [TRADUCTIONS](#)

[L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST](#)

[LOUANGES DE LA SAINTE VIERGE](#)

[L'OFFICE DE LA SAINTE VIERGE](#)

[LES SEPT PSAUMES PÉNITENTIAUX](#)

[VÊPRES DES DIMANCHES ET COMPLIES](#)

[INSTRUCTIONS ET PRIÈRES CHRÉTIENNES](#)

[LES HYMNES DU BRÉVIAIRE ROMAIN](#)

[VERSION DES HYMNES DE SAINT VICTOR](#)

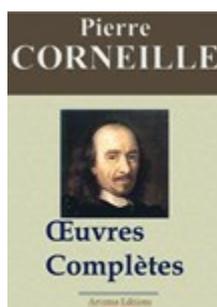
[HYMNES DE SAINTE GENEVIÈVE](#)

➔ [ANNEXES](#)

[VIE DE PIERRE CORNEILLE](#)

[QUI ÉTAIT PIERRE CORNEILLE ?](#)

[CHRONOLOGIE DE LA VIE, DES OUVRAGES ET DES ÉCRITS DE PIERRE CORNEILLE](#)



Corneille : Oeuvres complètes et annexes : 55 titres

Acheter l'intégralité du livre :



ŒUVRES THÉÂTRALES

Liste des œuvres théâtrales

Les pièces de théâtre sont classées dans l'ordre des dates d'écriture, lorsque ces dernières sont connues et, par défaut, par ordre des premières publications.

MÉLITE

CLITANDRE

LA VEUVE

LA GALERIE DU PALAIS

LA SUIVANTE

LA PLACE ROYALE

LA COMÉDIE DES TUILERIES

MÉDÉE

L'ILLUSION COMIQUE

LE CID

HORACE

CINNA

POLYEUCTE, MARTYR

POMPÉE

LE MENTEUR

LA SUITE DU MENTEUR

RODOGUNE

THÉODORE

HÉRACLIUS

ANDROMÈDE

DON SANCHE D'ARAGON

NICOMÈDE

PERTHARITE

ŒDIPE

LA TOISON D'OR

SERTORIUS

SOPHONISBE

OTHON

AGÉSILAS

ATTILA

TITE ET BÉRÉNICE

PSYCHÉ

PULCHÉRIE

SURÉNA

Pierre Corneille : Oeuvres complètes



MÉLITE

1629
COMÉDIE



[Retour à la liste des titres](#)

Pour toutes remarques et suggestions :

editions@arvensa.com

ou rendez-vous sur :

www.arvensa.com



Mélite^[2]

MÉLITE
1629

Edition sous la direction de :

Isabelle Logan, responsable éditoriale.

Mise en français moderne :

Charles Wincesky.

Annotations, notices originales :

CH. Marty-Laveaux, Isabelle Logan.

Ouvrage de référence :

Œuvres de P. Corneille par M. CH. Marty-Laveaux (Hachette, 1862).

©Arvensa® Editions

MÉLITE

[Retour à la liste des titres](#)

Table des matières

[Notice](#)

[A Monsieur de Liancour](#)

[Au lecteur](#)

[Argument](#)

[Examen](#)

[Acteurs](#)

[ACTE I](#)

[Scène Première](#)

[Scène II](#)

[Scène III](#)

[Scène IV](#)

[Scène V](#)

[ACTE II](#)

[Scène Première](#)

[Scène II](#)

[Scène III](#)

[Scène IV](#)

[Scène V](#)

[Scène VI](#)

[Scène VII](#)

[Scène VIII](#)

[ACTE III](#)

[Scène Première](#)

[Scène II](#)

Scène III

Scène IV

Scène V

Scène VI

ACTE IV

Scène Première

Scène II

Scène III

Scène IV

Scène V

Scène VI

Scène VII

Scène VIII

Scène IX

Scène X

ACTE V

Scène Première

Scène II

Scène III

Scène IV

Scène V

Scène VI

MÉLITE

[Table des matières](#)

[Retour à la liste des titres](#)

Notice

J'ai brûlé fort longtemps d'une amour assez grande,
Et que jusqu'au tombeau je dois bien estimer,
Puisque ce fut par là que j'appris à rimer.
Mon bonheur commença quand mon âme fut prise,
Je gagnai de la gloire en perdant ma franchise ;
Charmé de deux beaux yeux, *mon vers charma la cour*,
Et ce que j'ai de nom je le dois à l'amour.

Si l'on rapproche de ces vers de l'*Excuse à Ariste* le passage suivant de l'examen de *Mélite*, où Corneille dit en parlant du succès de sa pièce : « Il égala tout ce qui s'était fait de plus beau jusqu'alors et *me fit connaître à la cour* ; » il devient très vraisemblable, par le propre témoignage du poète, que son premier amour lui inspira sa première comédie.

Suivant une anecdote fort connue, qui s'est enrichie de détails plus précis et de circonstances plus nombreuses à mesure qu'on s'est éloigné davantage de l'époque à laquelle elle semble appartenir, non seulement *Mélite* serait due à l'influence de l'amante de Corneille, mais elle renfermerait le récit exact de sa passion et deviendrait de la sorte un précieux élément de sa biographie.

Dans l'impossibilité où nous sommes de distinguer ici le vrai du faux, nous nous contenterons d'exposer au lecteur la manière dont s'est formée cette gracieuse tradition ; il s'aventurera ensuite plus ou moins loin, selon sa témérité personnelle, sur la foi des guides que nous lui indiquons sans oser lui garantir toujours leur exactitude.

Les *Nouvelles de la république des lettres* de janvier 1685^[3] contiennent un éloge de Corneille, où cette anecdote est déjà indiquée en ces termes : « Il ne songeait à rien moins qu'à la poésie, et il ignorait lui-même le talent extraordinaire qu'il y avait, lorsqu'il lui arriva une petite aventure de galanterie dont il s'avisa de faire une pièce de théâtre en ajoutant quelque chose à la vérité. »

Un peu plus tard, en 1708, Thomas, son frère, s'exprime ainsi, dans son

Dictionnaire géographique, au mot *Rouen* : « Une aventure galante lui fit prendre le dessein de faire une comédie pour y employer un sonnet qu'il avait fait pour une demoiselle qu'il aimait. »

Nous arrivons enfin au récit le plus détaillé et le plus généralement répandu ; nous le trouvons dans une vie de Corneille, destinée par Fontenelle à faire partie d'une *Histoire du théâtre français*, et composée par lui dans sa jeunesse, mais publiée pour la première fois en 1729 par d'Olivet, à la suite de l'*Histoire de l'Académie* de Pellisson : « Un jeune homme de ses amis, amoureux d'une demoiselle de la même ville (de Rouen), le mena chez elle. Le nouveau venu se rendit plus agréable que l'introduit. Le plaisir de cette aventure excita dans M. Corneille un talent qu'il ne se connaissait pas, et sur ce léger sujet il fit la comédie de *Mélite*. » En publiant lui-même, en 1742, son *Histoire du théâtre français*, Fontenelle ajouta : « La demoiselle... porta longtemps dans Rouen le nom de *Mélite*, nom glorieux pour elle, et qui l'associait à toutes les louanges que reçut son amant. »

Dans un manuscrit de 1720, intitulé *Athenæ Normannorum veteres ac recentes, seu syllabus auctorum qui oriundi e Normannia*, conservé à la Bibliothèque de Caen sous le n° 55, et dont je dois la connaissance à M. Eugène Chatel, archiviste du Calvados, on lit l'article suivant sur *Mélite* : « *Melita*, nomen fœminæ cujusdam nobilis rothomageæ. »

L'existence de *Mélite* paraît, on le voit, constatée par un grand nombre de témoignages ; seulement jusqu'ici nous ne la connaissons que sous son « nom de Parnasse, » suivant une jolie expression de la Fontaine. Un autre manuscrit de la Bibliothèque de Caen, portant le n° 57, « *Le Moréri des Normands*, en deux tomes, par Joseph-André Guiot de Rouen, *Supplément au dictionnaire de Moréri, édition en X volumes, pour ce qui concerne la province de Normandie et ses illustres*, » nous fait connaître son nom réel.

Dans l'article consacré à notre poète, on trouve au milieu de beaucoup de redites le passage suivant : « Sans la demoiselle Milet, très jolie Rouennaise, Corneille peut-être n'eût pas sitôt connu l'amour ; sans cette héroïne aussi, peut-être la France n'eût jamais connu le talent de Corneille. » Puis vient l'anecdote racontée par Fontenelle, après quoi Guiot reprend : « Le plaisir de cette aventure détermina Corneille à faire la comédie de *Mélite*, anagramme du nom de sa maîtresse. »

« J'ajouterai, dit M. Emmanuel Gaillard, dans ses *Nouveaux détails sur Pierre Corneille* publiés en 1834 qu'elle demeurait à Rouen, rue aux Juifs, n° 15. Le fait m'a été attesté par M. Dommey, ancien greffier. »

A ma prière, M. Francis Wadington a bien voulu examiner les registres de la paroisse Saint-Lô, dont dépendait autrefois cette rue, afin de tâcher d'y

découvrir quelque acte relatif à Mlle Milet ; malheureusement la recherche a été vaine, ce qui du reste peut fort bien s'expliquer par le grand nombre de lacunes que les registres présentent : on n'y trouve ni l'année 1601, ni les années 1604-1608 et 1621-1666 ; il faut donc renoncer à ce moyen d'investigation et ne plus espérer qu'en quelque heureux hasard.

Malgré l'intérêt que nous inspire Mlle Milet, nous sommes forcés d'avouer qu'elle a une rivale, rivale obstinée, qui lui dispute encore, à l'heure qu'il est, le cœur du grand Corneille. Voici la note que l'abbé Granet a mise au bas du passage de l'*Excuse à Ariste* que nous avons transcrit en commençant :

« Il avait aimé très passionnément, une dame de Rouen, nommée Mme du Pont, femme d'un maître des comptes de la même ville, parfaitement belle. Il l'avait connue toute petite fille pendant qu'il étudiait à Rouen au collège des Jésuites, et fit pour elle plusieurs petites pièces de galanterie, qu'il n'a jamais voulu rendre publiques, quelques instances que lui aient faites ses amis ; il les brûla lui-même environ deux ans avant sa mort. Il lui communiquait la plupart de ses pièces avant de les mettre au jour, et comme elle avait beaucoup d'esprit, elle les critiquait fort judicieusement, de sorte que M. Corneille a dit plusieurs fois qu'il lui était redevable de plusieurs endroits de ses premières pièces^[4]. »

Je n'ai pu me procurer aucune espèce de renseignement sur Mme du Pont ; mais j'ai appris, de M. Charles de Beaurepaire, que Thomas du Pont, correcteur en la chambre des comptes de Normandie, figure dans les registres de la cour depuis 1600 jusqu'à 1666 inclusivement, ce qui fait supposer que le père et le fils, portant tous deux le même prénom, ont tour à tour occupé cette charge.

Sans oser être aussi affirmatif que M. Geruzez, qui dit en parlant de Mlle Milet : « Il est certain que la dame de ses pensées devint la femme d'un autre sous le nom de Mme du Pont^[5], » je serais assez porté à croire, malgré quelques contradictions apparentes, que les deux rivales sont en réalité une seule et même personne. L'abbé Granet ne s'élève point contre l'anecdote relative à Méliete, et les détails nouveaux qu'il donne ne la contredisent pas absolument. Serait-il impossible que Corneille, après avoir connu Mlle Milet toute petite fille, pendant qu'il était encore au collège, l'eût ensuite perdue de vue, qu'il lui eût été présenté par un jeune homme qui lui faisait la cour, que le souvenir de leur amitié d'enfance eût éveillé un sentiment plus tendre, et que malgré cela Mlle Milet fût devenue quelques années plus tard la femme de Thomas du Pont ?

A en croire un des adversaires de Corneille, notre poète aurait commis un plagiat dès son premier ouvrage, mais l'accusation est entièrement dépourvue de

preuves. On lit dans la *Lettre du sieur Claveret à Monsieur de Corneille* : « A la vérité ceux qui considèrent bien votre *Veuve*, votre *Galerie du Palais*, le *Clitandre* et la fin de la *Mélite*, c'est-à-dire la frénésie d'Éraste, que tout le monde avoue franchement être de votre invention, et qui verront le peu de rapport que ces badineries ont avec ce que vous avez dérobé, jugeront sans doute que le commencement de la *Mélite*, et la fourbe des fausses lettres qui est assez passable, n'est pas une pièce de votre invention. Aussi l'on commence à voir clair en cette affaire et à découvrir l'endroit d'où vous l'avez pris, et l'on en avertira le monde en temps et lieu. »

L'époque de la première représentation de *Mélite* n'est guère moins incertaine que les circonstances qui en ont fourni le sujet. « *Mélite* fut jouée en 1625, » dit Fontenelle, et, jusqu'à la publication de l'*Histoire du théâtre français* des frères Parfait, cette date a été acceptée sans contrôle ; mais ils ont fait observer que la pièce en question n'avait pu être représentée avant 1629, en s'appuyant sur ce passage de l'*Épître dédicatoire comique et familière des Galanteries du duc d'Ossonne, vice-roi de Naples*, comédie de Mairet : « Il est très vrai que si mes premiers ouvrages ne furent guère bons, au moins ne peut-on nier, qu'ils n'aient été l'heureuse semence de beaucoup d'autres meilleurs, produits par les fécondes plumes de Messieurs de Rotrou, de Scudéry, Corneille et du Ryer, que je nomme ici suivant l'ordre du temps qu'ils ont commencé d'écrire après moi. »

Si ce témoignage curieux est rigoureusement exact, et il y a tout lieu de le croire, nous arrivons presque à une date précise, et nous ne pouvons hésiter qu'entre la fin de 1629 et le commencement de 1630.

En effet Scudéry nous apprend, dans la préface de son *Arminius*, qu'il fit *Ligdamon*, sa première pièce, « en sortant du régiment des gardes, » et nous avons de lui, à la suite du *Trompeur puni*, une *Ode au Roi faite à Suze*, qui nous prouve qu'en mars 1629 il était encore au service. D'un autre côté *Argénis et Poliarque ou Théocrine*, première pièce de du Ryer, a été imprimée en 1630 chez Nicolas Bessin ; c'est donc entre ces deux dates que se place le début de Corneille, et, comme l'a remarqué M. Taschereau, les diverses rédactions successives d'un passage du *Discours de l'utilité et des parties du poème dramatique*, et le commencement de l'avis *Au lecteur* de *Pertharite*, paraissent confirmer l'exactitude de ce calcul.

Dans sa *Lettre apologétique*, publiée en 1637, Corneille dit à Scudéry : « Vous m'avez voulu arracher en un jour ce que près de trente ans d'étude m'ont acquis ; » et il y aurait certes là de quoi nous embarrasser si nous ne lisions dans la *Lettre du sieur Claveret au sieur Corneille* : « Je vous déclare que je

ne me pique point de savoir faire des vers, que je vous en laisse toute la gloire, à vous qui avez commencé d'être poète avant votre naissance, comme il est facile à juger par vos trente années d'étude, que vous n'eûtes jamais. Je vous confesse encore qu'il me serait peut-être bien difficile de vous atteindre en ce bel art, quand aussi bien que vous, durant neuf ou dix ans, j'en aurais fait métier et marchandise. »

A prendre cette phrase à la rigueur, *Mélite* serait de 1627 ou de 1628 ; mais il ne s'agit ici que d'une simple approximation fort propre au contraire à corroborer les autorités précédentes et à faire adopter définitivement la date de 1629.

Corneille avait confié sa comédie au célèbre comédien Mondory, de passage à Rouen, qui la fit représenter à Paris, sans apprendre au public qui en était l'auteur. Il était alors tellement inconnu à Paris qu'il y avait, comme il nous le dit lui-même, avantage à taire son nom^[6].

L'usage de publier le nom des poètes dramatiques venait d'ailleurs seulement de s'établir, et ne s'était sans doute pas encore généralisé. Sorel nous apprend, dans sa *Bibliothèque française*, qu'il s'introduisit après le *Pyrame* de Théophile, la *Sylvie* de Mairet, les *Bergeries* de Racan, et l'*Amarante* de Gombaud, c'est-à-dire vers 1625 : « Les poètes, dit-il, ne firent plus de difficulté de laisser mettre leur nom aux affiches des comédiens, car auparavant on n'y en avait jamais vu aucun ; on y mettait seulement le nom des pièces, et les comédiens annonçaient seulement que leur auteur leur donnait une comédie nouvelle de tel nom. »

Mélite produisit d'abord peu d'effet : « Ses trois premières représentations ensemble, dit Corneille dans la dédicace, n'eurent point tant d'affluence que la moindre de celles qui les suivirent dans le même hiver. » Mais il ajoute dans l'*Examen* :

« Le succès en fut surprenant. Il établit-une nouvelle troupe de comédiens à Paris, malgré le mérite de celle qui était en possession de s'y voir l'unique. »

Cette nouvelle troupe est, suivant Félibien et les frères Parfait, celle de Mondory, qui vint se fixer au théâtre du Marais, d'où une première troupe, établie en 1620, d'après le témoignage de Chapuzeau, avait été forcée de se retirer, en sorte qu'avant les représentations de *Mélite* il n'y avait plus à Paris d'autre théâtre que celui de l'hôtel de Bourgogne.

Devenu directeur du théâtre du Marais, Mondory conserva l'habitude de ses voyages en Normandie. « Cette troupe, dit Chapuzeau allait quelquefois passer l'été à Rouen, étant bien aise de donner cette satisfaction à une des premières villes du royaume. De retour à Paris de cette petite course dans le voisinage, à

la première affiche le monde y courait et elle se voyait visitée comme de coutume. »

On trouve une anecdote assez curieuse, relative à *Mélite*, dans une courte notice nécrologique sur Corneille publiée par *le Mercure galant*^[7] :

« L'heureux talent qu'il avait pour la poésie parut avec beaucoup d'avantage dès la première pièce qu'il donna sous le titre de *Mélite*. La nouveauté de ses incidents, qui commencèrent à tirer la comédie de ce sérieux obscur où elle était enfoncée, y fit courir tout Paris, et Hardy, qui était alors l'auteur fameux du théâtre, et associé pour une part avec les comédiens, à qui il devait fournir six tragédies tous les ans, surpris des nombreuses assemblées que cette pièce attirait, disait chaque fois qu'elle était jouée : « Voilà une jolie bagatelle. » C'est ainsi qu'il appelait ce comique aisé qui avait si peu de rapport avec la rudesse de ses vers. »

Ainsi raconté, le mot de Hardy paraît très vraisemblable, mais au siècle dernier^[8] il ne fut pas trouvé assez piquant, et l'on fit dire au vieil auteur : « *Mélite*, bonne farce. » C'est là bien évidemment de l'exagération. Même aux yeux de Hardy, *Mélite* ne pouvait passer pour une farce ; il y devait trouver au contraire quelque chose d'un peu trop délicat, d'un peu trop mesuré : c'est ce que le jugement que lui prête *le Mercure* exprime avec discrétion, mais de la façon la plus claire.

Notre poète vint à Paris pour assister à la première représentation de son ouvrage. Il avait dès lors une noble confiance en lui-même. « Ce ne sera pas un petit plaisir pour le monde, lit-on dans la *Lettre du sieur Claveret*, si vous continuez à vous persuader d'être si grand poète ; il est vrai que dès le premier voyage que vous fîtes en cette ville, les judicieux reconnurent en vous cette humeur. » Toutefois l'assurance de Corneille ne l'empêchait pas de profiter de tout ce qui pouvait compléter son éducation poétique. « Un voyage que je fis à Paris-pour voir le succès de *Mélite*, dit notre poète dans l'*Examen de Clitandre*, m'apprit qu'elle n'était pas dans les vingt et quatre heures : c'était l'unique règle que l'on connût en ce temps-là. J'entendis que ceux du métier le blâmaient de peu d'effets et de ce que le style en était trop familier. »

Depuis lors il s'attacha d'une manière assez constante à la règle des vingt-quatre heures. Quant aux critiques qui lui étaient adressées, il y répondit par *Clitandre*, qui ne fut, s'il faut en croire Corneille, qu'une démonstration, assurément très victorieuse, du mauvais effet des coups de théâtre et des intrigues compliquées.

Non seulement *Mélite* eut un grand succès sur le théâtre de Mondory, mais

elle figura bientôt avec honneur au répertoire des principales troupes de province. Dans *la Comédie des comédiens* de Scudéry, un acteur à qui l'on demande ce que ses camarades peuvent jouer, indique d'abord les pièces de Hardy, et le *Pyrame* de Théophile, puis il ajoute : « Nous avons aussi la *Sylvie*, la *Chryseïde* et la *Sylvanire*, les *Folies de Cardénio*, *l'Infidèle confidente*, et la *Filis de Scire*, les *Bergeries* de M. de Racan, le *Ligdamon*, le *Trompeur puni*, *Mélite*, *Clitandre*, la *Veuve*, la *Bague de l'oubli*, et tout ce qu'ont mis en lumière les plus beaux esprits de ce temps. »

Cette *Comédie des comédiens* fut jouée dans sa nouveauté, le 28 novembre 1634, à l' Arsenal, aux noces du duc de la Valette, du sieur de Puy Laurens et du comte de Guiche, en présence de la Reine. Selon la *Gazette extraordinaire* du 30 novembre 1634, qui donne des détails étendus sur cette représentation, « la comédie qui fut représentée en vers fut la *Mélite* de Scudéry, où vingt violons jouèrent aux intermèdes. » Mais le 15 décembre suivant cette erreur fut ainsi corrigée :

« Vous serez avertis pour la fin, qu'au récit des trois noces dernièrement faites à l' Arsenal, la comédie en prose était de Scudéry, et la *Mélite*, en vers, du sieur Corneille : ne voulant attribuer à l'un, comme il s'est fait erronément en l'imprimé, ce qui est de l'autre. »

Il n'y avait alors que vingt-deux mois que *Mélite* était publiée ; car bien qu'elle soit la première pièce de Corneille, il ne la fit imprimer que la seconde. Ce fut *Clitandre* qui parut d'abord, en 1632. Il est suivi dans l'édition originale de *Mélanges poétiques*, parmi lesquels figure le *sonnet* que nous trouvons dans la scène IV de l'acte II de *Mélite*.

Voici la reproduction exacte du titre que porte l'édition originale de la première comédie de Corneille :

MÉLITE, OV LES FAVSSES LETTRES. PIÈCE COMIQUE. A Paris, chez François Targa, au premier pillier de la grande Salle du Palais, deuant les Consultations, au Soleil d'or. M. DC. XXXIII. Avec priuilege du Roy.

Cette pièce forme un volume in-4°, qui se compose de 6 feuillets non chiffrés et de 150 pages. L'exposé du privilège donné à Saint Germain en Laye, le dernier jour de Ianuier mil six cens trente trois est ainsi conçu : « Nostre bien amé François Targa Marchand Libraire de nostre bonne ville Paris, nous a fait remonstrer qu'il a nouuellement recouré vn Liure intitulé *Melite*, ou les *fausses Lettres*. *Piece Comique*, faicte par M^e Pierre Corneille, Aduocat en nostre Cour de Parlement de Roüen, qu'il desireroit faire imprimer et mettre en vente... »

On lit à la fin : « Acheué d’Imprimer pour la premiere fois, le douzième iour de Feurier mil six cens trente-trois. »

Il est à remarquer que dans son édition de 1644, Corneille a supprimé les sous-titres qu’il avait donnés à ses premières pièces. A partir de cette époque *Mélite ou les Fausses lettres*, *Clitandre ou l’Innocence délivrée*, *la Veuve ou le Traître trahi*, *la Galerie du Palais ou l’Amie rivale*, *la Place Royale ou l’Amoureux extravagant*, deviennent tout simplement *Mélite*, *Clitandre*, *la Veuve*, *la Galerie du Palais*, etc. Ces sortes de paraphrases, encore en usage aujourd’hui sur les affiches de nos petits théâtres de province, étaient dès lors passées de mode.

MÉLITE

[Table des matières](#)
[Retour à la liste des titres](#)

A Monsieur de Liancour

[9]

MONSIEUR,

Mélite serait trop ingrate de rechercher une autre protection que la vôtre ; elle vous doit cet hommage et cette légère reconnaissance de tant d'obligations qu'elle vous a : non qu'elle présume par-là s'en acquitter en quelque sorte, mais seulement pour les publier à toute la France. Quand je considère le peu de bruit qu'elle fit à son arrivée à Paris, venant d'un homme qui ne pouvait sentir que la rudesse de son pays, et tellement inconnu qu'il était avantageux d'en taire le nom ; quand je me souviens, dis-je, que ses trois premières représentations ensemble n'eurent point tant d'affluence que la moindre de celles qui les suivirent dans le même hiver, je ne puis rapporter de si faibles commencements qu'au loisir qu'il fallait au monde pour apprendre que vous en faisiez état^[10], ni des progrès si peu attendus qu'à votre approbation, que chacun se croyait obligé de suivre après l'avoir sue^[11]. C'est de là, Monsieur, qu'est venu tout le bonheur de *Mélite* ; et quelques hauts effets qu'elle ait produits depuis, celui dont je me tiens le plus glorieux, c'est l'honneur d'être connu de vous, et de vous pouvoir souvent assurer de bouche que je serai toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CORNEILLE^[12].

MÉLITE

[Table des matières](#)
[Retour à la liste des titres](#)

Au lecteur

Je sais bien que l'impression d'une pièce en affaiblit la réputation : la publier, c'est l'avilir ; et même il s'y rencontre un particulier désavantage pour moi, vu que ma façon d'écrire étant simple et familière, la lecture fera prendre mes naïvetés pour des bassesses. Aussi beaucoup de mes amis m'ont toujours conseillé de ne rien mettre sous la presse, et ont raison, comme je crois ; mais, par je ne sais quel malheur, c'est un conseil que reçoivent de tout le monde ceux qui écrivent, et pas un d'eux ne s'en sert. Ronsard, Malherbe et Théophile l'ont méprisé ; et si je ne les puis imiter en leurs grâces, je les veux du moins imiter en leurs fautes, si c'en est une que de faire imprimer. Je contenterai par là deux sortes de personnes, mes amis et mes envieux, donnant aux uns de quoi se divertir, aux autres de quoi censurer : et j'espère que les premiers me conserveront encore la même affection qu'ils m'ont témoignée par le passé ; que des derniers, si beaucoup font mieux, peu réussiront plus heureusement, et que le reste fera encore quelque sorte d'estime de cette pièce, soit par coutume de l'approuver, soit par honte de se dédire. En tout cas, elle est mon coup d'essai ; et d'autres que moi ont intérêt à la défendre, puisque, si elle n'est pas bonne, celles qui sont demeurées au-dessous doivent être fort mauvaises.

MÉLITE

[Table des matières](#)
[Retour à la liste des titres](#)

Argument

Éraste, amoureux de Mélite, l'a fait connaître à son ami Tircis, et devenu puis après jaloux de leur hantise, fait rendre des lettres d'amour supposées, de la part de Mélite, à Philandre, accordé de Cloris, sœur de Tircis. Philandre s'étant résolu, par l'artifice et les suasions^[13] d'Éraste, de quitter Cloris pour Mélite, montre ces lettres à Tircis. Ce pauvre amant en tombe en désespoir, et se retire chez Lisis, qui vient donner à Mélite de fausses alarmes de sa mort. Elle se pâme a cette nouvelle, et témoignant par là son affection, Lisis la désabuse, et fait revenir Tircis, qui l'épouse. Cependant Cliton ayant vu Mélite pâmée, la croit morte, et en porte la nouvelle à Éraste, aussi bien que de la mort de Tircis. Éraste, saisi de remords, entre en folie ; et remis en son bon sens par la nourrice de Mélite, dont il apprend qu'elle et Tircis sont vivants, il lui va demander pardon de sa fourbe et obtient de ces deux amants Cloris, qui ne voulait plus de Philandre après sa légèreté.

MÉLITE

[Table des matières](#)
[Retour à la liste des titres](#)

Examen

[14]

CETTE pièce fut mon coup d'essai, et elle n'a garde d'être dans les règles, puisque je ne savais pas alors qu'il y en eût. Je n'avais pour guide qu'un peu de sens commun, avec les exemples de feu Hardy^[15], dont la veine était plus féconde que polie, et de quelques modernes qui commençaient à se produire, et qui n'étaient pas^[16] plus réguliers que lui. Le succès en fut surprenant : il établit une nouvelle troupe de comédiens à Paris, malgré le mérite de celle qui était en possession de s'y voir l'unique ; il égala tout ce qui s'était fait de plus beau jusqu'alors^[17], et me fit connaître à la cour. Ce sens commun, qui était toute ma règle, m'avait fait trouver l'unité d'action pour brouiller quatre amants par un seul intrigue, et m'avait donné assez d'aversion de cet horrible dérèglement qui mettait Paris, Rome et Constantinople sur le même théâtre, pour réduire le mien dans une seule ville.

La nouveauté de ce genre de comédie, dont il n'y a point d'exemple en aucune langue, et le style naïf qui faisait une peinture de la conversation des honnêtes gens, furent sans doute cause de ce bonheur surprenant, qui fit alors tant de bruit. On n'avait jamais vu jusque-là que la comédie fit rire sans personnages ridicules, tels que les valets bouffons, les parasites, les capitans, les docteurs, etc. Celle-ci faisait son effet par l'humeur enjouée de gens d'une condition au-dessus de ceux qu'on voit dans les comédies de Plaute et de Térence, qui n'étaient que des marchands. Avec tout cela, j'avoue que l'auditeur fut bien facile à donner son approbation à une pièce dont le nœud n'avait aucune justesse. Éraste y fait contrefaire des lettres de Mélite, et les porter à Philandre. Ce Philandre est bien crédule de se persuader d'être aimé d'une personne qu'il n'a jamais entretenue, dont il ne connaît point l'écriture, et qui lui défend de l'aller voir, cependant qu'elle reçoit les visites d'un autre avec qui il doit avoir une amitié assez étroite, puisqu'il est accordé de sa sœur. Il fait plus : sur la

légèreté d'une croyance si peu raisonnable, il renonce à une affection dont il était assuré, et qui était prête d'avoir son effet. Éraste n'est pas moins ridicule que lui, de s'imaginer que sa fourbe causera cette rupture, qui serait toutefois inutile à son dessein, s'il ne savait de certitude que Philandre, malgré le secret qu'il lui fait demander par Mélite dans ces fausses lettres, ne manquera pas à les montrer à Tircis ; que ^[18] cet amant favorisé croira plutôt un caractère qu'il n'a jamais vu, que les assurances d'amour qu'il reçoit tous les jours de sa maîtresse ; et qu'il rompra avec elle sans lui parler, de peur de s'en éclaircir. Cette prétention d'Éraste ne pouvait être supportable, à moins d'une révélation ; et Tircis, qui est l'honnête homme de la pièce, n'a pas l'esprit moins léger que les deux autres, de s'abandonner au désespoir par une même facilité de croyance, à la vue de ce caractère inconnu. Les sentiments de douleur qu'il en peut légitimement concevoir devraient du moins l'emporter à faire quelques reproches à celle dont il se croit trahi, et lui donner par là l'occasion de le désabuser. La folie d'Éraste n'est pas de meilleure trempe. Je la condamnais dès lors en mon âme ; mais comme c'était un ornement de théâtre qui ne manquait jamais de plaire, et se faisait souvent admirer, j'affectai volontiers ces grands égarements, et en tirai un effet que je tiendrais encore admirable en ce temps : c'est la manière dont Éraste fait connaître à Philandre, en le prenant pour Minos, la fourbe qu'il lui a faite, et l'erreur où il l'a jeté. Dans tout ce que j'ai fait depuis, je ne pense pas qu'il se rencontre rien de plus adroit pour un dénouement.

Tout le cinquième acte peut passer pour inutile ^[19]. Tircis et Mélite se sont raccommodés avant qu'il commence, et par conséquent l'action est terminée. Il n'est plus question que de savoir qui a fait la supposition des lettres, et ils pouvaient l'avoir su de Cloris, à qui Philandre l'avait dit pour se justifier. Il est vrai que cet acte retire Éraste de folie, qu'il le réconcilie avec les deux amants, et fait son mariage avec Cloris ; mais tout cela ne regarde plus qu'une action épisodique, qui ne doit pas amuser le théâtre quand la principale est finie ; et surtout ce mariage a si peu d'apparence, qu'il est aisé de voir qu'on ne le propose que pour satisfaire à la coutume de ce temps-là, qui était de marier tout ce qu'on introduisait sur la scène. Il semble même que le personnage de Philandre, qui part avec un ressentiment ridicule, dont on ne craint pas l'effet, ne soit point achevé, et qu'il lui fallait quelque cousine de Mélite, ou quelque sœur d'Éraste, pour le réunir avec les autres. Mais dès lors je ne m'assujettissais pas tout à fait à cette mode, et je me contentai ^[20] de faire voir l'assiette de son esprit, sans prendre soin de le pourvoir d'une autre femme.

Quant à la durée de l'action, il est assez visible qu'elle passe l'unité de jour ; mais ce n'en est pas le seul défaut : il y a de plus une inégalité d'intervalle entre les actes, qu'il faut éviter. Il doit s'être passé huit ou quinze jours entre le premier et le second, et autant entre le second et le troisième ; mais du troisième au quatrième il n'est pas besoin de plus d'une heure, et il en faut encore moins entre les deux derniers, de peur de donner le temps de se ralentira cette chaleur qui jette Éraste dans l'égarement d'esprit. Je ne sais même si les personnages qui paraissent deux fois dans un même acte, (posé que cela soit permis, ce que j'examinerai ailleurs^[21]), je ne sais, dis-je, s'ils ont le loisir d'aller d'un quartier de la ville à l'autre, puisque ces quartiers doivent être si éloignés l'un de l'autre, que les acteurs aient lieu de ne pas s'entre-connaître. Au premier acte, Tircis, après avoir quitté Mélite chez elle, n'a que le temps d'environ soixante vers pour aller chez lui, où il rencontre Philandre avec sa sœur, et n'en a guère davantage au second à refaire le même chemin. Je sais bien que la représentation raccourcit la durée de l'action, et qu'elle fait voir en deux heures, sans sortir de la règle, ce qui souvent a besoin d'un jour entier pour s'effectuer ; mais je voudrais que pour mettre les choses dans leur justesse, ce raccourcissement se ménageât dans les intervalles des actes, et que le temps qu'il faut perdre s'y perdît, en sorte que chaque acte n'en eût, pour la partie de l'action qu'il représente, que ce qu'il en faut pour sa représentation.

Ce coup d'essai a sans doute encore d'autres irrégularités ; mais je ne m'attache pas à les examiner si ponctuellement que je m'obstine à n'en vouloir oublier aucune. Je pense avoir marqué les plus notables ; et pour peu que le lecteur ait d'indulgence pour moi, j'espère qu'il ne s'offensera pas d'un peu de négligence pour le reste.

MÉLITE

[Table des matières](#)
[Retour à la liste des titres](#)

Acteurs

[22]

ÉRASTE, *amoureux de Mélite.*
TIRCIS, *ami d'Éraste et son rival.*
PHILANDRE, *amant de Cloris.*
MÉLITE, *maîtresse d'Éraste et de Tircis.*
CLORIS, *sœur de Tircis.*
LISIS, *ami de Tircis.*
CLITON, *voisin de Mélite.*
La NOURRICE de Mélite [\[23\]](#).

La scène est à Paris.

ACTE I

MÉLITE**Acte I**

[Table des matières](#)
[Retour à la liste des titres](#)

Scène Première**ÉRASTE, TIRCIS.****ÉRASTE.**

Je te l'avoue, ami, mon mal est incurable ;
Je n'y sais qu'un remède, et j'en suis incapable :
Le change serait juste, après tant de rigueur ;
Mais malgré ses dédains, Mélite a tout mon cœur ;
Elle a sur tous mes sens une entière puissance ;
Si j'ose en murmurer, ce n'est qu'en son absence,
Et je ménage en vain dans un éloignement
Un peu de liberté pour mon ressentiment :
D'un seul de ses regards l'adorable contrainte
Me rend tous mes liens, en resserre l'étreinte,
Et par un si doux charme aveugle ma raison,
Que je cherche mon mal et fuis ma guérison.
Son œil agit sur moi d'une vertu si forte,
Qu'il ranime soudain mon espérance morte,
Combat les déplaisirs de mon cœur irrité,
Et soutient mon amour contre sa cruauté ;
Mais ce flatteur espoir qu'il rejette en mon âme
N'est qu'un doux imposteur qu'autorise ma flamme,
Et qui sans m'assurer ce qu'il semble m'offrir,
Me fait plaître en ma peine, et m'obstine à souffrir.

TIRCIS.

Que je te trouve, ami, d'une humeur admirable !
Pour paraître éloquent tu te feins misérable :
Est-ce à dessein de voir avec quelles couleurs
Je saurais adoucir les traits de tes malheurs ?
Ne t' imagine pas qu'ainsi sur ta parole

D'une fausse douleur un ami te console :
Ce que chacun en dit ne m'a que trop appris
Que Mélite pour toi n'eut jamais de mépris.

ÉRASTE.

Son gracieux accueil et ma persévérance
Font naître ce faux bruit d'une vaine apparence :
Ses mépris sont cachés, et s'en font mieux sentir,
Et n'étant point connus, on n'y peut compatir.

TIRCIS.

En étant bien reçu, du reste que t'importe ?
C'est tout ce que tu veux des filles de sa sorte.

ÉRASTE.

Cet accès favorable, ouvert et libre à tous,
Ne me fait pas trouver mon martyre plus doux :
Elle souffre aisément mes soins et mon service ;
Mais loin de se résoudre à leur rendre justice,
Parler de l'hyménée à ce cœur de rocher,
C'est l'unique moyen de n'en plus approcher.

TIRCIS.

Ne dissimulons point : tu règles mieux ta flamme,
Et tu n'es pas si fou que d'en faire ta femme.

ÉRASTE.

Quoi ! tu sembles douter de mes intentions ?

TIRCIS.

Je crois malaisément que tes affections
Sur l'éclat d'un beau teint, qu'on voit si périssable,
Règlent d'une moitié le choix invariable.
Tu serais incivil de la voir chaque jour
Et ne lui pas tenir quelques propos d'amour ;
Mais d'un vain compliment ta passion bornée
Laisse aller tes desseins ailleurs pour l'hyménée.
Tu sais qu'on te souhaite aux plus riches maisons,

Que les meilleurs partis...

ÉRASTE.

Trêve de ces raisons ;
Mon amour s'en offense, et tiendrait pour supplice
De recevoir des lois d'une sale avarice ;
Il me rend insensible aux faux attraits de l'or,
Et trouve en sa personne un assez grand trésor.

TIRCIS.

Si c'est là le chemin qu'en aimant tu veux suivre,
Tu ne sais guère encore ce que c'est que de vivre.
Ces visages d'éclat sont bons à cajoler ;
C'est là qu'un apprenti doit s'instruire à parler ;
J'aime à remplir de feux ma bouche en leur présence ;
La mode nous oblige à cette complaisance ;
Tous ces discours de livre alors sont de saison :
Il faut feindre des maux, demander guérison,
Donner sur le phébus, promettre des miracles ;
Jurer qu'on brisera toute sorte d'obstacles ;
Mais du vent et cela doivent être tout un.

ÉRASTE.

Passe pour des beautés qui sont dans le commun :
C'est ainsi qu'autrefois j'amusai Crisolite ;
Mais c'est d'autre façon qu'on doit servir Méлите.
Malgré tes sentiments, il me faut accorder
Que le souverain bien n'est qu'à la posséder.
Le jour qu'elle naquit, Vénus, bien qu'immortelle,
Pensa mourir de honte en la voyant si belle ;
Les Grâces, à l'envi, descendirent des cieux,
Pour se donner l'honneur d'accompagner ses yeux ;
Et l'Amour, qui ne put entrer dans son courage,
Voulut obstinément loger sur son visage.

TIRCIS.

Tu le prends d'un haut ton, et je crois qu'au besoin
Ce discours emphatique irait encore bien loin.

Pauvre amant, je te plains, qui ne sais pas encore
 Que bien qu'une beauté mérite qu'on l'adore,
 Pour en perdre le goût, on n'a qu'à l'épouser.
 Un bien qui nous est dû se fait si peu priser,
 Qu'une femme fût-elle entre toutes choisie,
 On en voit en six mois passer la fantaisie.
 Tel au bout de ce temps n'en voit plus la beauté
 Qu'avec un esprit sombre, inquiet, agité ;
 Au premier qui lui parle ou jette l'œil sur elle,
 Mille sottises frayeurs lui brouillent la cervelle ;
 Ce n'est plus lors qu'une aide à faire un favori,
 Un charme pour tout autre, et non pour un mari.

ÉRASTE.

Ces caprices honteux et ces chimères vaines
 Ne sauraient ébranler des cervelles bien saines,
 Et quiconque a su prendre une fille d'honneur
 N'a point à redouter l'appas^[24] d'un suborneur.

TIRCIS.

Peut-être dis-tu vrai ; mais ce choix difficile
 Assez et trop souvent trompe le plus habile,
 Et l'hymen de soi-même est un si lourd fardeau,
 Qu'il faut l'appréhender à l'égal du tombeau.
 S'attacher pour jamais aux côtés d'une femme !
 Perdre pour des enfants le repos de son âme !
 Voir leur nombre importun remplir une maison !
 Ah ! qu'on aime ce joug avec peu de raison !

ÉRASTE.

Mais il y faut venir ; c'est en vain qu'on recule,
 C'est en vain qu'on refuit, tôt ou tard on s'y brûle ;
 Pour libertin qu'on soit, on s'y trouve attrapé :
 Toi-même, qui fais tant le cheval échappé,
 Nous te verrons un jour songer au mariage.

TIRCIS.

Alors ne pense pas que j'épouse un visage :

Je règle mes désirs suivant mon intérêt.
Si Doris me voulait, toute laide qu'elle est,
Je l'estimerais plus qu'Aminte et qu'Hippolyte ;
Son revenu chez moi tiendrait lieu de mérite :
C'est comme il faut aimer. L'abondance des biens
Pour l'amour conjugal a de puissants liens :
La beauté, les attraits, l'esprit, la bonne mine,
Échauffent bien le coeur, mais non pas la cuisine ;
Et l'hymen qui succède à ces folles amours,
Après quelques douceurs, a bien de mauvais jours.
Une amitié si longue est fort mal assurée
Dessus des fondements de si peu de durée.
L'argent dans le ménage a certaine splendeur
Qui donne un teint d'éclat à la même laideur^[25] ;
Et tu ne peux trouver de si douces caresses
Dont le goût dure autant que celui des richesses.

ÉRASTE. ^[26]

Auprès de ce bel oeil qui tient mes sens ravis,
A peine pourrais-tu conserver ton avis.

TIRCIS.

La raison en tous lieux est également forte.

ÉRASTE.

L'essai n'en coûte rien : Mélite est à sa porte ;
Allons, et tu verras dans ses aimables traits
Tant de charmants appas, tant de brillants attraits,
Que tu seras forcé toi-même à reconnaître
Que si je suis un fou, j'ai bien raison de l'être.

TIRCIS.

Allons, et tu verras que toute sa beauté
Ne saura me tourner contre la vérité.

MÉLITE

Acte I

[Table des matières](#)
[Retour à la liste des titres](#)

Scène II

MÉLITE, ÉRASTE, TIRCIS.

ÉRASTE.

De deux amis, Madame, apaisez la querelle.
Un esclave d'Amour le défend d'un rebelle,
Si toutefois un cœur qui n'a jamais aimé,
Fier et vain qu'il en est, peut être ainsi nommé.
Comme dès le moment que je vous ai servie
J'ai cru qu'il était seul la véritable vie,
Il n'est pas merveilleux que ce peu de rapport
Entre nos deux esprits sème quelque discord.
Je me suis donc piqué contre sa médisance,
Avec tant de malheur ou tant d'insuffisance,
Que des droits si sacrés et si pleins d'équité
N'ont pu se garantir de sa subtilité,
Et je l'amène ici, n'ayant plus que répondre,
Assuré que vos yeux le sauront mieux confondre.

MÉLITE.

Vous deviez l'assurer plutôt qu'il trouverait
En ce mépris d'Amour qui le seconderait.

TIRCIS.

Si le cœur ne dédit ce que la bouche exprime,
Et ne fait de l'amour une plus haute estime,
Je plains les malheureux à qui vous en donnez,
Comme à d'étranges maux par leur sort destinés.

MÉLITE.

Ce reproche sans cause avec raison m'étonne :

Je ne reçois d'amour et n'en donne à personne.
Les moyens de donner ce que je n'eus jamais^[27] ?

ÉRASTE.

Ils vous sont trop aisés, et par vous désormais
La nature pour moi montre son injustice
A pervertir son cours pour me faire un supplice.

MÉLITE.

Supplice imaginaire, et qui sent son moqueur.

ÉRASTE.

Supplice qui déchire et mon âme et mon cœur.

MÉLITE.

Il est rare qu'on porte avec si bon visage
L'âme et le cœur ensemble en si triste équipage.

ÉRASTE.

Votre charmant aspect suspendant mes douleurs,
Mon visage du vôtre emprunte les couleurs.

MÉLITE.

Faites mieux : pour finir vos maux et votre flamme,
Empruntez tout d'un temps les froideurs de mon âme.

ÉRASTE.

Vous voyant, les froideurs perdent tout leur pouvoir,
Et vous n'en conservez que faute de vous voir.

MÉLITE.

Et quoi ! tous les miroirs ont-ils de fausses glaces ?

ÉRASTE.

Penseriez-vous y voir la moindre de vos grâces ?
De si frêles sujets ne sauraient exprimer
Ce que l'amour aux cœurs peut lui seul imprimer,
Et quand vous en voudrez croire leur impuissance,

Cette légère idée et faible connaissance
Que vous aurez par eux de tant de raretés
Vous mettra hors du pair de toutes les beautés.

MÉLITE.

Voilà trop vous tenir dans une complaisance
Que vous dussiez quitter, du moins en ma présence,
Et ne démentir pas le rapport de vos yeux,
Afin d'avoir sujet de m'entreprendre mieux.

ÉRASTE.

Le rapport de mes yeux, aux dépens de mes larmes,
Ne m'a que trop appris le pouvoir de vos charmes.

TIRCIS.

Sur peine d'être ingrate, il faut de votre part
Reconnaître les dons que le ciel vous départ.

ÉRASTE.

Voyez que d'un second mon droit se fortifie.

MÉLITE.

Voyez que son secours montre qu'il s'en défie.

TIRCIS.

Je me range toujours avec(2) la vérité.

MÉLITE.

Si vous la voulez suivre, elle est de mon côté.

TIRCIS.

Oui, sur votre visage, et non en vos paroles.
Mais cessez de chercher ces refuites frivoles,
Et prenant désormais des sentiments plus doux,
Ne soyez plus de glace à qui brûle pour vous.

MÉLITE.

Un ennemi d'Amour me tenir ce langage !

Accordez votre bouche avec votre courage ;
Pratiquez vos conseils, ou ne m'en donnez pas.

TIRCIS.

J'ai connu mon erreur auprès de vos appas :
Il vous l'avait bien dit.

ÉRASTE.

Ainsi donc par l'issue
Mon âme sur ce point n'a point été déçue ?

TIRCIS.

Si tes feux en son cœur produisaient même effet,
Crois-moi que ton bonheur serait bientôt parfait.

MÉLITE.

Pour voir si peu de chose aussitôt vous dédire
Me donne à vos dépens de beaux sujets de rire ;
Mais je pourrais bientôt, à m'entendre flatter,
Concevoir quelque orgueil qu'il vaut mieux éviter.
Excusez ma retraite.

ÉRASTE.

Adieu, belle inhumaines,
De qui seule dépend et ma joie et ma peine.

MÉLITE.

Plus sage à l'avenir, quittez ces vains propos,
Et laissez votre esprit et le mien en repos.

MÉLITE**Acte I**

[Table des matières](#)
[Retour à la liste des titres](#)

Scène III**ÉRASTE, TIRCIS.****ÉRASTE.**

Maintenant suis-je un fou ? mérité-je du blâme ?
Que dis-tu de l'objet ? que dis-tu de ma flamme ?

TIRCIS.

Que veux-tu que j'en dise ? elle a je ne sais quoi
Qui ne peut consentir que l'on demeure à soi.
Mon cœur, jusqu'à présent à l'amour invincible,
Ne se maintient qu'à force aux termes d'insensible ;
Tout autre que Tircis mourrait pour la servir.

ÉRASTE.

Confesse franchement qu'elle a su te ravir,
Mais que tu ne veux pas prendre pour cette belle
Avec le nom d'amant le titre d'infidèle.
Rien que notre amitié ne t'en peut détourner ;
Mais ta muse du moins, facile à suborner,
Avec plaisir déjà prépare quelques veilles
A de puissants efforts pour de telles merveilles.

TIRCIS.

En effet ayant vu tant et de tels appas,
Que je ne rime point, je ne le promets pas.

ÉRASTE.

Tes feux n'iront-ils point plus avant que la rime ?

TIRCIS.

Si je brûle jamais, je veux brûler sans crime.

ÉRASTE.

Mais si sans y penser tu te trouvais surpris ?

TIRCIS.

Quitte pour décharger mon cœur dans mes écrits.
J'aime bien ces discours de plaintes et d'alarmes,
De soupirs, de sanglots, de tourments et de larmes :
C'est de quoi fort souvent je bâtis ma chanson ;
Mais j'en connais, sans plus, la cadence et le son.
Souffre qu'en un sonnet je m'efforce à dépeindre
Cet agréable feu que tu ne peux éteindre ;
Tu le pourras donner comme venant de toi.

ÉRASTE.

Ainsi ce cœur d'acier qui me tient sous sa loi
Verra ma passion pour le moins en peinture.
Je doute néanmoins qu'en cette portraiture
Tu ne suives plutôt tes propres sentiments.

TIRCIS.

Me prépare le ciel de nouveaux châtements,
Si jamais un tel crime entre dans mon courage !

ÉRASTE.

Adieu, je suis content, j'ai ta parole en gage,
Et sais trop que l'honneur t'en fera souvenir.

TIRCIS, seul.

En matière d'amour rien n'oblige à tenir,
Et les meilleurs amis, lorsque son feu les presse,
Font bientôt vanité d'oublier leur promesse.

MÉLITE

Acte I

[Table des matières](#)
[Retour à la liste des titres](#)

Scène IV

PHILANDRE, CLORIS.

PHILANDRE.

Je meure, mon souci, tu dois bien me haïr :
Tous mes soins depuis peu ne vont qu'à te trahir.

CLORIS.

Ne m'épouvante point : à ta mine, je pense
Que le pardon suivra de fort près cette offense,
Sitôt que j'aurai su quel est ce mauvais tour.

PHILANDRE.

Sache donc qu'il ne vient sinon de trop d'amour.

CLORIS.

J'eusse osé le gager qu'ainsi par quelque ruse
Ton crime officieux porterait son excuse.

PHILANDRE.

Ton adorable objet, mon unique vainqueur,
Fait naître chaque jour tant de feux en mon cœur,
Que leur excès m'accable, et que pour m'en défaire
J'y cherche des défauts qui puissent me déplaire.
J'examine ton teint dont l'éclat me surprit,
Les traits de ton visage, et ceux de ton esprit ;
Mais je n'en puis trouver un seul qui ne me charme.

CLORIS.

Et moi, je suis ravie, après ce peu d'alarme,

Qu'ainsi tes sens trompés te puissent obliger
A chérir ta Cloris, et jamais ne changer.

PHILANDRE.

Ta beauté te répond de ma persévérance,
Et ma foi qui t'en donne une entière assurance.

CLORIS.

Voilà fort doucement dire que sans ta foi
Ma beauté ne pourrait te conserver à moi.

PHILANDRE.

Je traiterais trop mal une telle maîtresse
De l'aimer seulement pour tenir ma promesse :
Ma passion en est la cause, et non l'effet ;
Outre que tu n'as rien qui ne soit si parfait,
Qu'on ne peut te servir sans voir sur ton visage
De quoi rendre constant l'esprit le plus volage.

CLORIS.

Ne m'en conte point tant de ma perfection :
Tu dois être assuré de mon affection,
Et tu perds tout l'effort de ta galanterie,
Si tu crois l'augmenter par une flatterie.
Une fausse louange est un blâme secret :
Je suis belle à tes yeux ; il suffit, sois discret ;
C'est mon plus grand bonheur, et le seul où j'aspire.

PHILANDRE.

Tu sais adroitement adoucir mon martyre ;
Mais parmi les plaisirs qu'avec toi je ressens,
A peine mon esprit ose croire mes sens,
Toujours entre la crainte et l'espoir en balance
Car s'il faut que l'amour naisse de ressemblance,
Mes imperfections nous éloignant si fort,
Qu'oserais-je prétendre en ce peu de rapport ?

CLORIS.

Du moins ne prétends pas qu'à présent je te loue,
Et qu'un mépris rusé, que ton cœur désavoue,
Me mette sur la langue un babil affété,
Pour te rendre à mon tour ce que tu m'as prêté :
Au contraire, je veux que tout le monde sache
Que je connais en toi des défauts que je cache.
Quiconque avec raison peut être négligé
A qui le veut aimer est bien plus obligé.

PHILANDRE.

Quant à toi, tu te crois de beaucoup plus aimable ?

CLORIS.

Sans doute ; et qu'aurais-tu qui me fût comparable ?

PHILANDRE.

Regarde dans mes yeux, et reconnais qu'en moi
On peut voir quelque chose aussi parfait que toi.

CLORIS.

C'est sans difficulté, m'y voyant exprimée.

PHILANDRE.

Quitte ce vain orgueil dont ta vue est charmée.
Tu n'y vois que mon cœur, qui n'a plus un seul trait
Que ceux qu'il a reçus de ton charmant portrait,
Et qui tout aussitôt que tu t'es fait paraître,
Afin de te mieux voir, s'est mis à la fenêtre.

CLORIS.

Le trait n'est pas mauvais ; mais puisqu'il te plaît tant,
Regarde dans mes yeux, ils t'en montrent autant,
Et nos feux tous pareils ont mêmes étincelles.

PHILANDRE.

Ainsi, chère Cloris, nos ardeurs mutuelles,
Dedans cette union prenant un même cours,
Nous préparent un heur qui durera toujours.

Cependant, en faveur de ma longue souffrance...

CLORIS.

Tais-toi, mon frère vient.

MÉLITE

Acte I

[Table des matières](#)
[Retour à la liste des titres](#)

Scène V

TIRCIS, PHILANDRE, CLORIS.

TIRCIS.

Si j'en crois l'apparence,
Mon arrivée ici fait quelque contretemps.

PHILANDRE.

Que t'en semble, Tircis ?

TIRCIS.

Je vous vois si contents,
Qu'à ne vous rien celer touchant ce qu'il me semble
Du divertissement que vous preniez ensemble,
De moins sorciers que moi pourraient bien deviner
Qu'un troisième ne fait que vous importuner.

CLORIS.

Dis ce que tu voudras ; nos feux n'ont point de crimes,
Et pour t'appréhender ils sont trop légitimes,
Puisqu'un hymen sacré, promis ces jours passés,
Sous ton consentement les autorise assez.

TIRCIS.

Ou je te connais mal, ou son heure tardive
Te désoblige fort de ce qu'elle n'arrive.

CLORIS.

Ta belle humeur te tient, mon frère.

TIRCIS.

Assurément.

CLORIS.

Le sujet ?

TIRCIS.

J'en ai trop dans ton contentement.

CLORIS.

Le cœur t'en dit d'ailleurs.

TIRCIS.

Il est vrai, je te jure ;
J'ai vu je ne sais quoi...

CLORIS

Dis tout, je t'en conjure.

TIRCIS.

Ma foi, si ton Philandre avait vu de mes yeux,
Tes affaires, ma sœur, n'en iraient guère mieux.

CLORIS.

J'ai trop de vanité pour croire que Philandre
Trouve encore après moi qui puisse le surprendre.

TIRCIS.

Tes vanités à part, repose-t'en sur moi
Que celle que j'ai vue est bien autre que toi.

PHILANDRE.

Parle mieux de l'objet dont mon âme est ravie ;
Ce blasphème, à tout autre aurait coûté la vie.

TIRCIS.

Nous tomberons d'accord sans nous mettre en pourpoint^[28].

CLORIS.

Encore, cette beauté, ne la nomme-t-on point ?

TIRCIS.

Non pas sitôt. Adieu : ma présence importune
Te laisse à la merci d'Amour et de la brune.
Continuez les jeux que vous avez quittés.

CLORIS.

Ne crois pas éviter mes importunités :
Ou tu diras le nom de cette incomparable,
Ou je vais de tes pas me rendre inséparable.

TIRCIS.

Il n'est pas fort aisé d'arracher ce secret.
Adieu : ne perds point temps.

CLORIS.

O l'amoureux discret !
Eh bien ! nous allons voir si tu sauras te taire.

PHILANDRE.

(Il retient Cloris, qui suit son frère.)

C'est donc ainsi qu'on quitte un amant pour un frère !

CLORIS.

Philandre, avoir un peu de curiosité,
Ce n'est pas envers toi grande infidélité :
Souffre que je dérobe un moment à ma flamme,
Pour lire malgré lui jusqu'au fond de son âme.
Nous en rirons après ensemble, si tu veux.

PHILANDRE.

Quoi ! c'est là tout l'état que tu fais de mes feux ?

CLORIS.

Je ne t'aime pas moins pour être curieuse,

Et ta flamme à mon cœur n'est pas moins précieuse.
Conserve-moi le tien, et sois sûr de ma foi.

PHILANDRE.

Ah, folle ! qu'en t'aimant il faut souffrir de toi !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

MÉLITE
Acte II

[Table des matières](#)
[Retour à la liste des titres](#)

Scène Première

ÉRASTE.

Je l'avais bien prévu, que ce cœur infidèle
Ne se défendrait point des yeux de ma cruelle,
Qui traite mille amants avec mille mépris,
Et n'a point de faveurs que pour le dernier pris.
Sitôt qu'il l'aborda, je lus sur son visage
De sa déloyauté l'infaillible présage ;
Un inconnu frisson dans mon corps épandu
Me donna les avis de ce que j'ai perdu.
Depuis, cette volage évite ma rencontre,
Ou si malgré ses soins le hasard me la montre,
Si je puis l'aborder, son discours se confond,
Son esprit en désordre à peine me répond ;
Une réflexion vers le traître qu'elle aime
Presque à tous les moments le ramène en lui-même ;
Et tout rêveur qu'il est, il n'a point de soucis
Qu'un soupir ne trahisse au seul nom de Tircis.
Lors, par le prompt effet d'un changement étrange,
Son silence rompu se déborde en louange.
Elle remarque en lui tant de perfections,
Que les moins éclairés verraient ses passions.
Sa bouche ne se plaît qu'en cette flatterie,
Et tout autre propos lui rend sa rêverie.
Cependant chaque jour au discours attachés,
Ils ne retiennent plus leurs sentiments cachés :
Ils ont des rendez-vous où l'amour les assemble ;
Encore hier sur le soir je les surpris ensemble ;
Encore tout de nouveau je la vois qui l'attend.
Que cet œil assuré marque un esprit content !

Perds tout respect, Éraste, et tout soin de lui plaire ;
Rends, sans plus différer, ta vengeance exemplaire ;
Mais il vaut mieux t'en rire, et pour dernier effort
Lui montrer en raillant combien elle a de tort.

MÉLITE

Acte II

[Table des matières](#)

[Retour à la liste des titres](#)

Scène II

ÉRASTE, MÉLITE.

ÉRASTE.

Quoi ! seule et sans Tircis ! vraiment c'est un prodige,
Et ce nouvel amant déjà trop vous néglige,
Laisant ainsi couler la belle occasion
De vous conter l'excès de son affection.

MÉLITE.

Vous savez que son âme en est fort dépourvue.

ÉRASTE.

Toutefois, ce dit-on, depuis qu'il vous a vue,
Il en porte dans l'âme un si doux souvenir,
Qu'il n'a plus de plaisirs qu'à vous entretenir.

MÉLITE.

Il a lieu de s'y plaire avec quelque justice :
L'amour ainsi qu'à lui me paraît un supplice ;
Et sa froideur, qu'augmente un si lourd entretien
Le résout d'autant mieux à n'aimer jamais rien.

ÉRASTE.

Dites : à n'aimer rien que la belle Mélite.

MÉLITE.

Pour tant de vanité j'ai trop peu de mérite.

ÉRASTE.

En faut-il tant avoir pour ce nouveau venu ?

MÉLITE.

Un peu plus que pour vous.

ÉRASTE.

De vrai, j'ai reconnu,
Vous ayant pu servir deux ans, et davantage,
Qu'il faut si peu que rien à toucher mon courage.

MÉLITE.

Encore si peu que c'est vous étant refusé,
Présumez comme ailleurs vous serez méprisé.

ÉRASTE.

Vos mépris ne sont pas de grande conséquence,
Et ne vaudront jamais la peine que j'y pense ;
Sachant qu'il vous voyait, je m'étais bien douté
Que je ne serais plus que fort mal écouté.

MÉLITE.

Sans que mes actions de plus près j'examine,
A la meilleure humeur je fais meilleure mine,
Et s'il m'osait tenir de semblables discours,
Nous romprions ensemble avant qu'il fût deux jours.

ÉRASTE.

Si chaque objet nouveau de même vous engage,
Il changera bientôt d'humeur et de langage.
Caressé maintenant aussitôt qu'aperçu,
Qu'aurait-il à se plaindre, étant si bien reçu ?

MÉLITE.

Éraste, voyez-vous, trêve de jalousie ;
Purgez votre cerveau de cette frénésie ;
Laissez en liberté mes inclinations.
Qui vous a fait censeur de mes affections ?
Est-ce à votre chagrin que j'en dois rendre compte ?

ÉRASTE.

Non, mais j'ai malgré moi pour vous un peu de honte
De ce qu'on dit partout du trop de privauté
Que déjà vous souffrez à sa témérité.

MÉLITE.

Ne soyez en souci que de ce qui vous touche.

ÉRASTE.

Le moyen, sans regret, de vous voir si farouche
Aux légitimes vœux de tant de gens d'honneur,
Et d'ailleurs si facile à ceux d'un suborneur ?

MÉLITE.

Ce n'est pas contre lui qu'il faut en ma présence
Lâcher les traits jaloux de votre médisance.
Adieu : souvenez-vous que ces mots insensés
L'avanceront chez moi plus que vous ne pensez.

MÉLITE**Acte II**

[Table des matières](#)
[Retour à la liste des titres](#)

Scène III**ÉRASTE.**

C'est là donc ce qu'enfin me gardait ton caprice ?

C'est ce que j'ai gagné par deux ans de service ?

C'est ainsi que mon feu s'étant trop abaissé

D'un outrageux mépris se voit récompensé ?

Tu m'oses préférer un traître qui te flatte ;

Mais dans ta lâcheté ne crois pas que j'éclate,

Et que par la grandeur de mes ressentiments

Je laisse aller au jour celle de mes tourments.

Un aveu si public qu'en ferait ma colère

Enflerait trop l'orgueil de ton âme légère,

Et me convaincrait trop de ce désir abject ^[29]

Qui m'a fait soupirer pour un indigne objet.

Je saurai me venger, mais avec l'apparence

De n'avoir pour tous deux que de l'indifférence.

Il fut toujours permis de tirer sa raison

D'une infidélité par une trahison.

Tiens, déloyal ami, tiens ton âme assurée

Que ton heur surprenant aura peu de durée,

Et que par une adresse égale à tes forfaits

Je mettrai le désordre où tu crois voir la paix.

L'esprit fourbe et vénal d'un voisin de Mélite

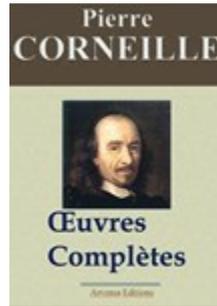
Donnera prompt issue à ce que je médite.

A servir qui l'achète il est toujours tout prêt,

Et ne voit rien d'injuste où brille l'intérêt.

Allons sans perdre temps lui payer ma vengeance,

Et la pistole en main presser sa diligence.



Corneille : Oeuvres complètes et annexes : 55 titres

Acheter l'intégralité du livre :



[1] Charles Joseph Marty, 1823-1899, historien de la littérature et grammairien français, a publié, sous le nom de Charles Marty-Laveaux, les *Œuvres de Pierre Corneille* en 12 volumes (Ed. Hachette 1862-1868)

[2] Gravure de L. Wolff d'après un dessin de Geffroy (1852)

[3] Article X, p. 89.

[4] *Œuvres diverses*, 1738.

[5] *Théâtre choisi de Corneille*, Paris, Hachette, 1848, in-12, p. IV.

[6] Dédicace de *Mélite*.

[7] Octobre 1684.

[8] Cette notice étant extraite de l'édition de 1862, il faut comprendre ici par *siècle dernier* : 18ème siècle (Note de l'éditeur)

[9] Roger du Plessis, seigneur de Liancourt, près de Clermont en Beauvoisis, naquit en 1599. En 1620 il épousa Jeanne de Schomberg, alors âgée de vingt ans. Mariée contre son gré deux ans auparavant à François de Cossé, comte de Brissac, elle s'était opposée à la consommation de cette union, qui avait été rompue sous prétexte d'impuissance. Belle, aimable, spirituelle, elle eût brillé à la cour, si sa piété ne l'en eût éloignée. Elle n'épargna rien pour faire partager à son mari son goût pour la retraite et ses convictions religieuses. Il était brave et plein de cœur, « mais il avait pris les mœurs ordinaires des courtisans de son âge : l'amour du jeu, du luxe, des amusements et la galanterie. » Cependant il aimait fort la campagne, et la compagnie des personnes de mérite. Sa femme fit faire à Liancourt d'admirables jardins et « attacha à sa maison des gens d'esprit, savants, d'humeur et de conversation agréable. » La dédicace de *Mélite* nous apprend que M. de Liancourt avait assisté aux premières représentations de cette pièce ; celle de *la Galerie du Palais*, adressée à Mme de Liancourt, nous montre qu'elle n'avait point vu cette dernière comédie (représentée pour la première fois en 1634) Déjà les deux époux vivaient fort retirés, et lorsqu'en 1643 M. de Liancourt fut fait duc de la Roche-Guyon, sa conversion était complète. La duchesse mourut le 14 juin 1674 ; son mari ne lui survécut que sept semaines. Nous avons tiré presque tous ces détails de l'Avertissement que l'abbé Boileau a placé en tête d'un petit traité religieux de Mme de Liancourt, qu'il a publié sous le titre de *Règlement donné par une dame de haute qualité à M**** (la princesse de Marcillac), *sa petite-fille...* Paris, Augustin Leguerrier, 1698, in-12. Nous avons consulté aussi l'historiette que Tallemant des Réaux a consacrée à Mme de Liancourt.

[10] Var. (édit. de 1657) : que vous en fassiez état.

[11] Les mots a après l'avoir sue, » et cinq lignes plus bas « de bouche, » manquent dans l'édition de 1648.

[12] *L'Épître à Monsieur de Liancour* se trouve dans toutes les éditions antérieures à 1660 ; les deux pièces suivantes, l'avis *Au lecteur* et l'*Argument*, ne sont que dans celle de 1633.

[13] Mot vieilli : conseil, sollicitation(NDE)

[14] Dans les éditions données par Corneille à partir de 1660, on trouve, à la suite de chacun des *Discours*, l'*Examen des poèmes contenus en cette première (seconde, troisième) partie*. L'examen de chaque ouvrage forme ainsi comme un chapitre particulier dans l'*Examen des pièces* de chaque volume, mais non une dissertation distincte. Thomas Corneille, qui le premier a séparé les examens en 1692, a été obligé parfois de modifier le texte pour faire disparaître les traces de cette continuité de rédaction (voyez la première note de l'examen de *la Suite du Menteur*). Il est inutile d'ajouter que tous les éditeurs ont agi de même. Sans les imiter en cela, nous séparons comme eux les divers examens, mais nous les mettons en tête de chaque pièce, au lieu de ne les faire venir qu'à la suite. Il y a deux motifs pour procéder ainsi : d'abord l'exemple de Corneille qui, nous venons de le dire, plaça les examens avant les pièces, ensuite la nécessité de rapprocher ces examens des *Avertissements*, *Préfaces*, *avis Au lecteur*, avec lesquels ils ont les plus grands rapports et dont ils ne sont même souvent que des éditions remaniées. — Corneille n'a pas composé d'examens pour ses dernières pièces, à partir d'*Othon* inclusivement. Pour combler cette lacune, on a, dans les anciennes éditions de la *Quatrième partie*, réuni en tête du volume les préfaces des tragédies qui y sont contenues.

[15] VAR. (édit. de 1660-1664) : de feu M. Hardy. — Il était mort vers 1630. Les frères Parfait citent un plaidoyer de 1635 en faveur de sa veuve : voyez *Histoire du théâtre français*, tome IV, p. 4.

[16] Var. (édit. de 1660 et de 1663) : et n'étaient pas.

[17] Var. (édit. de 1660-1664) : jusques alors.

[18] Var. (édit. de 1660) : et que.

[19] « J'ai peine encore à comprendre comment on a pu souffrir le cinquième de *Mélite* et de *la Veuve*, » a déjà dit Corneille dans le *Discours de l'utilité et des parties du poème dramatique*. Quelques pages plus haut, dans ce discours, il a fait au contraire l'éloge d'une scène du IV^{ème} acte.

[20] Var. (édit. de 1660-1668) : et me contentai.

[21] Voyez le *Discours des trois unités*, qui, dans les éditions données par Corneille, est placé en tête du second volume de son *Théâtre*.

[22] Dans l'édition de 1633 : LES ACTEURS.

[23] Les éditions antérieures à 1660 placent Cliton après la Nourrice.

[24] Corneille ne distingue pas l'orthographe *appât* (*appâts*) et *appas*, dont nous faisons deux mots. Il écrit *appas* dans tous les sens, tant au singulier qu'au pluriel.

[25] L'or même à la laideur donne un teint de beauté, a dit plus tard Boileau dans sa VIII^e satire.

[26] En marge, dans l'édition de 1633 : *Mélite paraît*.

[27] Peut-être Molière se rappelait-il ce passage lorsqu'il faisait dire à Agnès :
Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde ? (*L'École des Femmes*, acte II, sc, VI.)

[28] Expression proverbiale, qui vient de ce que les duellistes ne gardaient que leur pourpoint lorsqu'ils se battaient. « Quelquefois même ils mettaient pourpoint bas, dit Furetière dans son *Dictionnaire*, pour montrer qu'ils se battaient sans supercherie. »

[29] Au temps de Corneille, l'usage général écrivait ce mot *abjet*.

Table des Matières

ARVENSA ÉDITIONS	2
NOTE DE L'ÉDITEUR	3
LISTE DES TITRES	6
ŒUVRES THÉÂTRALES	10
Liste des œuvres théâtrales	11
MÉLITE	13
Table des matières	16